

Lucien Suel : *Mort d'un jardinier*, La Table ronde, 2008.

Plût au ciel que le lecteur, point trop oublieux des grandes œuvres d'un passé turbulent, voulût bien se reporter, une fois de plus, aux pages liminaires du « Chant sixième » de *Maldoror* : « je crois avoir enfin trouvé, après quelques tâtonnements, ma formule définitive. C'est la meilleure : puisque c'est le roman ! » Ironie, dira-t-on ; mais depuis quand l'ironie n'aurait-elle plus affaire à la vérité ? Mieux, un peu plus haut, les cinq « Chants » précédents ne sont-ils pas, rétroactivement, rebaptisés « récits » ? Ce qui n'empêche pas Isidore Ducasse d'affirmer : « je suis certain que l'effet sera très-poétique », ou : « ma poésie n'en sera que plus belle. »

Pour Lucien Suel, jadis auteur de *Sombre ducasse (Ducasse ?)* — recueil de « tâtonnements » —, c'est toujours de cela qu'il s'agit : « le roman ! » (avec le point d'exclamation) comme aboutissement de ce qui se joue, sous l'appellation fallacieuse de « poésie »...

En conséquence, *Mort d'un Jardinier* est une longue prose litanique, à la scansion évolutive et prégnante (une *prose versée*, donc), d'un lyrisme poignant et drôle tour à tour, où se déploie, ordinaire et sublime, *toute une vie soucieuse de tout le vivant* — « des végétaux même », comme n'a pas écrit Rimbaud... —, une méditation toujours recommencée, à la ferveur des plus humbles gestes et préoccupations d'un homme soucieux de tout l'humain : *le senti mental a b c à la puissance métaphysique*. « J'ai tant fait patience / Qu'à jamais j'oublie », écrit celui qui est trop « pressé de trouver le lieu et la formule » : Lucien, plus proche d'Isidore que d'Arthur ? mais plus besoin de « chanter le Mal »...

Parmi tous les souvenirs qui, entre autres souvenirs et rêves ou souvenirs plus ou moins rêvés, viennent irriguer l'esprit — en flottaison trouble — du *narràterre* (tout le texte est à la 2^e personne et la terre, on s'en doute, y joue un rôle primordial et ultime), aurait pu figurer sans hiatus celui qui fait l'objet de *Patismit* : le premier concert de Patti Smith auquel Lucien Suel (« poète ordinaire », ex-éditeur après son créateur Bernard Froidefond de *The Starscrewer*, revue *punk beat* [1972-73, 1978-81] qui aujourd'hui mérite d'être ardemment recherchée), raconte avoir assisté, en compagnie de sa fille, à Dranouter, en Belgique, non loin de chez lui...

On ne peut sortir que bouleversé — et heureux — de cette haletante et résumante confession, où allégorie et réalisme se côtoient jusqu'à se confondre : *autoportrait d'outre-tombe* d'un homme à la fois profondément « enraciné », par le travail de la terre et le souci des ancêtres et des morts, *et* aériennement « disponible », par l'accueil de toutes les cultures et des contre-cultures et la pensée de l'universel. Ce *sédenterre no mad* déplace résolument les termes de la vieille dialectique Barrès/Gide — et la périmé —, sans pour autant céder à la fallacieuse et paresseuse facilité consistant à dénier l'un, à l'exclusif profit de l'autre (ou à dénier les deux) : tu trouveras peut-être là celui que tu cherches, ô Diogène, mon semblable, mon frère !...

[*Cahier Critique de Poésie* n°18, 2009 + *Action Poétique* n°196, 2009]